



Présentation de: Carl Gustav Carus, Des règnes de la nature, leur vie et leur parenté. Un essai physiologique (1818), extraits.

Charlotte Morel

► To cite this version:

Charlotte Morel. Présentation de: Carl Gustav Carus, Des règnes de la nature, leur vie et leur parenté. Un essai physiologique (1818), extraits.. *Symphilosophie. Internationale Zeitschrift für philosophische Romantik*, 2021, 3, p. 335-339. hal-03904716

HAL Id: hal-03904716

<https://ens.hal.science/hal-03904716>

Submitted on 17 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Symphilosophie

Revue internationale de philosophie romantique

Des règnes de la nature, leur vie et leur parenté

Un essai physiologique

(1818)

Carl Gustav Carus

Traduction, présentation et notes de Charlotte Morel*

Co-fondateur de l'académie de médecine et de chirurgie de Dresde, médecin personnel du roi de Saxe et conseiller médical à la cour, Carl Gustav Carus (1789-1869) est une de ces figures qui ont de quoi saisir les consciences par la multiplicité et la profondeur de leurs dons. Bien qu'il soit aujourd'hui passé dans l'ombre des grands noms qui ont jalonné son propre parcours, Schelling, Goethe ou encore Caspar David Friedrich, son travail propre a laissé une marque réelle aussi bien dans l'histoire de la physiologie animale (il découvre le système circulatoire des insectes), de l'anatomie comparée (*Grundzüge der vergleichenden Anatomie und Physiologie*, 1828 ; *Zootomie*, voir ci-dessous), de l'histologie, de la gynécologie (dont en 1820 il compose le premier manuel systématique, et fait une discipline à part entière), de la psychologie (les *Vorlesungen über Psychologie*, en 1831, puis *Psyche*, en 1846, donnent à l'idée d'inconscient une place centrale dans la vie psychique), de la peinture et de l'esthétique (*Neuf lettres sur la peinture de paysage*, parues en 1831 après une longue gestation).

Un objet central fait pourtant converger ces orientations à première vue buissonnantes : la nature, interrogée selon tous les aspects envisageables de sa dynamique propre, source organique aussi bien de phénomènes vitaux que d'interactions créatrices avec l'esprit. Et c'est alors aussi du côté de la philosophie de la nature (*Naturphilosophie*) que Carus cherche à cerner synthétiquement les principes qui font de la nature un tout organique, tout autant

* Chargée de recherche du CNRS, UMR 8547 « Pays germaniques : Transferts culturels » (ENS/CNRS), 45 rue d'Ulm, 75005 Paris – charlotte.morel@ens.psl.eu

qu'à en déduire des axes directeurs pour les sciences en tant qu'elles ont pour objet tel ou tel type d'être naturel¹.

Le texte ici présenté appartient à la toute première phase de la pensée d'un jeune homme formé au cœur de la mouvance romantique, il est ainsi représentatif de cette *Naturphilosophie* qui, avec Schelling, mais aussi Goethe, place la réflexion spéculative au fondement des catégories directrices et opératoires de la science, y compris dans ses démarches empiriques. Il paraît la même année que la *Zootomie*, monumentale entreprise comparatiste dédiée à la structure anatomique des différents embranchements et classes du règne animal – à laquelle Carus donne cette épigraphe goethéenne empruntée à deux vers du poème intitulé *La Métamorphose des plantes* : « toutes les formes sont analogues, aucune n'est semblable à une autre ; et c'est ainsi que le chœur décèle et montre une loi cachée² ». Là où la *Zootomie* doit « déboucher sur un panorama véritablement philosophique du règne animal » (*Zootomie*, t. 1, § 7), en mettant en œuvre ce qui prendra plus tard nom de principe d'homologie, le présent « essai physiologique » replace ce dernier dans la perspective de la nature comme tout. C'est cette fois le tableau complet des « règnes de l'inorganisé » et des « règnes de l'organisé », dont les animaux et les végétaux, que Carus déploie à partir du principe de la « manifestation [...] d'une unité idéale à travers une multiplicité réelle ». Ou, selon ses propres termes, à partir du principe général de la *vie* – celle-ci outrepassant donc, comme puissance productrice, la sphère de l'*organique* qui n'apparaît que comme l'un de ses produits au sein d'une nature conçue comme « grand Vivant ».

Les principes philosophiques de la conception générale de la nature, qui donne ici son fondement à toutes les thèses subordonnées, sont ceux de Schelling tels qu'on les trouve exposés dans *De l'âme du monde* (1798) ou *l'Esquisse d'un système de la philosophie de la nature* (1799) : conception

¹ À ce texte de jeunesse fait encore pendant, dans les toutes dernières années de la longue vie de Carus, l'écrit intitulé : *Natur und Idee oder das Werdende und sein Gesetz. Eine philosophische Grundlage für die spezielle Naturwissenschaft*, Wien, Braumüller, 1861.

² Goethe, « *Die Metamorphose der Pflanzen* » in « *Gott, Gemüth und Welt* » (*Gedichte, Ausgabe letzter Hand. 1827*) : *Sämtliche Werke* I. 2 (*Gedichte 1800-1832*), ed. K. Eibl, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1988, p. 495. L'ouvrage de Carus est explicitement une réplique zoologique à l'essai de Goethe : *Versuch die Metamorphose der Pflanzen zu erklären*, Ettingersche Buchhandlung, Gotha, 1790. Carus lui-même rédigera une recension de l'édition française du texte de Goethe en 1831. La seconde édition de cet ouvrage, en 1838, verra l'influence à maints égards concurrente d'Oken et de son « schématisme » prendre place aux côtés de celle qu'avait exercée la conception goethéenne de la métamorphose dans la première édition (voir Olaf Briedbach, « *Einleitung* » du 1^{er} tome des *Gesammelte Schriften* de Carus, Hildesheim/Berlin/New York, Olms/Weidmann, 2009, p. XI-XIII, p. XIX).

dialectique de l'idéalisme et du réalisme³ ; correspondance entre l'unité des principes et la « diversité infinie des actions particulières⁴ » ; nature conçue comme un « organisme général⁵ » ; théorie des puissances de la nature⁶ ; principe général de polarité⁷ ; couple polarisé de la lumière et de la gravité⁸. La thèse d'une continuité et d'une « série graduée » (*Stufenfolge*) entre monde inorganique et organique, puis au sein du monde organique lui-même, est un des articles importants de la *Naturphilosophie* schellingienne⁹. Dans l'*Esquisse d'un système de la philosophie de la nature* on trouvera notamment l'énoncé du problème suivant : exhiber la « continuité des fonctions organiques » prise comme « principe d'ordonnement » que « devrait [...] suivre la simple description de la nature ». L'ouvrage se propose donc de « déduire *a priori* une série graduée dynamique dans la nature en général », tâche qui pour Schelling « réunit tous les problèmes de la philosophie de la nature¹⁰ ».

Comme Lorenz Oken, dont il fera la connaissance en 1821¹¹ mais dont étaient déjà parus plusieurs ouvrages influents, dont le *Manuel d'histoire naturelle* de 1813, Carus reprend à cette discipline le terme classificatoire de « règne », tout en lui donnant une signification qui excède radicalement ce statut de principe de classification¹². En présentant l'articulation et la

³ Cf. not. l'avant-propos à la seconde édition de *De l'âme du monde*, en 1806 : « Über das Verhältnis des Realen und Idealen in der Natur oder Entwicklung der ersten Grundsätze der Naturphilosophie an den Principien der Schwere und des Lichts » (trad. M. Szymkowiak, A. Pernet, V. Stanek in *Philosophie*, vol. 101, 2009, p. 10-18 ; *Bruno, oder über das göttliche und natürliche Prinzip der Dinge* (1802), HKA I/8, p. 366-374).

⁴ Citation ici du tout début de *De l'âme du monde* : Schelling, *Von der Weltseele* [1798], HKSA I/6, p. 67 ; trad. S. Schmitt : *De l'âme du monde*, Paris, Éditions rue d'Ulm, 2007, p. 7.

⁵ Voir par exemple dans le même texte, HKA I/6, p. 69, trad. fr., p. 9 ; *Entwurf eines Systems der Naturphilosophie* [1799], HKSA I/7, 1^{re} section, V, p. 117-118, 3^e section, II, 9, p. 208.

⁶ De façon formalisée à partir de l'*Einleitung zu dem Entwurf eines Systems der Naturphilosophie* de 1799 : voir not. § VI, 4., n) (HKA I/8, p. 57 sq.).

⁷ Voir par exemple *Von der Weltseele*, 1^{re} partie, V, HKA I/6, p. 151 ; trad. fr., p. 89 ; 1^{re} partie, VI, not. 8.-9 (HKA I/6, p. 176-180 ; trad. fr. p. 114-118) ; pour ce qui est en particulier du monde organique : 2^e partie, II, C. (HKA I/6, p. 192-197 ; trad. fr. p. 128-131) ; 2^e partie, III, 11, a. (HKA VI/6, p. 232 ; trad. fr. p. 164).

⁸ Là aussi on peut se référer au même texte : Schelling, *Von der Weltseele* 1^{re} partie, HKA I/6, p. 78-80, trad. fr. p. 14-17.

⁹ La continuité des mondes inorganique et organique est énoncée dès les premières pages de *De l'âme du monde* : HKA I/6, p. 70 (trad. fr. p. 10) sous forme d'une unité de leur principe, il est rappelé dans le paragraphe final de l'ouvrage : HKA I/6, p. 257 (trad. fr. p. 185). Concernant le monde organique, c'est la continuité des *fonctions* qui se voit accentuée (*ibid.*, HKA I/6, p. 256, trad. fr. p. 184 ; 2^e partie, III, 10, HKA I/6, p. 228 sq. (trad. fr., p. 162 sq.))

¹⁰ HKSA I/7, p. 116-117 : 1^{re} section, fin de la sous-section IV et titre de la sous-section V. Voir aussi plus loin dans la 3^e section, III, HKA I/7, p. 210 sq.

¹¹ Ils seront l'un et l'autre membres fondateurs de la très importante *Société des naturalistes et médecins allemands* (*Versammlung deutscher Naturforscher und Ärzte*), dont la première assemblée se réunit en 1822 à Leipzig.

¹² Lorenz Oken, *Lehrbuch der Naturgeschichte*, Leipzig, Reclam, 1813, t.1, p. 12-13.

continuité elles-mêmes organiques de tous les « règnes », le présent texte de Carus vient-il lui-même répondre à la tâche énoncée par Schelling, cette fois non plus du côté de la déduction *a priori*... mais en visant à fournir de cette déduction sa confirmation par les données empiriques réunies et interprétées par l'anatomiste comparatiste ?

La réponse pourra être nuancée. Car si les principes sont communs, il est intéressant de constater certaines divergences dans les thèses subordonnées. Ainsi, le Schelling de *l'Esquisse* avait bien posé une continuité entre plante et animal¹³. Mais cette continuité, telle que Carus la reconstruit, est-elle configurée de la même manière ? Le positionnement des fonctions végétales au sein de la globalité des fonctions organiques apparaît différent : là où Schelling décrit la « végétation » (ou fonction végétative) comme le « processus inverse de la vie », le « dégagement du principe vital », si bien que dans sa vision « la plante en elle-même n'a pas de vie » mais a seulement « l'apparence de la vie au moment de ce processus négatif¹⁴ », Carus, qui, lui, fait ici usage de ses connaissances de pointe en matière d'histologie et de physiologie végétale, ne rééquilibre-t-il pas la place de ce règne quant à son positionnement dans l'ordre du vital, et dans l'« organisme de la nature » ? Et cela même si, pour autant, il reste tributaire d'une conception hiérarchique des êtres vivants qui lui fait voir dans l'organisme animal le seul véritable achèvement de « l'idée d'un organisme individuel¹⁵ » – réalisant dialectiquement la prédominance de l'unité sur la multiplicité, quand la plante exhiberait le contraire¹⁶.

Carus tranche également autrement que ne le fait Schelling dans la « polémique » concernant la « sensibilité des plantes¹⁷ », en leur déniaient ce que son prédécesseur accordait à « toute la nature organique¹⁸ » et en concevant tout autrement que lui – plus linéairement et moins dialectiquement – les relations des grandes fonctions vitales : force reproductive, irritabilité, sensibilité.

La façon dont Carus esquisse enfin « l'influence réciproque » des règnes les uns sur les autres (sans se contenter d'en suivre l'ordonnancement

¹³ Voir *ibid.*, 3^e section, III, « Folgesätze », p. 218-219.

¹⁴ Schelling, *Von der Weltseele*, HKA I/6, p. 185 (trad. fr. p. 121). Schelling en conclut du même coup qu'il pourra ensuite se concentrer sur l'animal, sans évoquer davantage le végétal.

¹⁵ Voir *infra*, p. 351.

¹⁶ De même, au sein du règne animal, l'homme reste pour Carus la pointe la plus élevée de la réalisation des puissances de la nature.

¹⁷ Cf. Schelling, *Entwurf eines Systems der Naturphilosophie*, 3^e section, II, 2), HKA I/7, p. 181 ; III, A., *Beweis*, c), p. 213-216, p. 215 sur la « polémique » concernant la « sensibilité des plantes ».

¹⁸ *Ibid.*, p. 214.

théorique sur le plan de la structure et de l'idée) se fait cette fois sans recours particulier à la spéculation, mais d'une façon bien plus directe où se révèle une conscience assez saisissante de ce qui prendra nom, bien plus tard, d'« écosystème » : est mise en avant l'interaction réelle de toutes les grandes composantes de la nature, qui cette fois éloigne du schéma idéal de leur ordonnancement hiérarchique. À une exception toutefois, et de taille : dans cette interaction, la place dévolue à l'homme correspond à son statut de « sommet de la nature » et la perception de cette dernière reste en définitive parfaitement anthropocentrée : pour Carus, en 1818, la présence et l'activité humaines sont la condition du plein développement des potentialités d'un milieu naturel – loin de l'idée qu'elles puissent en constituer une perturbation. Serait-ce que la philosophie idéaliste n'imagine pas que l'activité propre à l'être rationnel, avec son horizon d'infinité, échoue en même temps, pour finir, à *s'auto-limiter* ?

Des règnes de la nature, leur vie et leur parenté. Un essai physiologique

par le Dr. Carl Gustav Carus¹

[...] ². À cette fin, représentons-nous d'abord une partie seulement de l'infinie diversité de formes que présente tout ce qui vit. Considérons par exemple comment la plante se développe à partir d'une graine à peine visible, de par une tendance (*Trieb*) intérieure et sous l'effet des circonstances extérieures,

¹ L'essai paraît en 1818 chez Gärtner, à Dresde. Dans l'ensemble du texte, « formation » traduira *Bildung* ; « force formatrice », *bildende Kraft* ; « s'exposer », *sich darstellen* ; « multiplicité », *Mannigfaltigkeit* ; « autonomie, autonome », *Selbstständigkeit, selbstständig* ; « modification, modifier », *Veränderung, verändern* ; « transformation, transformer », *Verwandlung, verwandeln*. Le terme *real* est rendu par « réel », avec l'idée que le vocabulaire de Carus n'a pas le même degré de distinction dialectique que celui de Schelling et que n'y vaut pas nécessairement la distinction *reel/real*. Le terme *Erscheinung* est rendu par celui de « phénomène », à l'exception des cas où il a semblé indispensable d'insister sur la dimension processuelle du terme (*-ung*). Pour le verbe *erscheinen*, nous avons opté pour expliciter cette dimension d'une apparition « dans le phénomène », alors que dans un contexte moins philosophique la simple idée d'« apparaître » est suffisante et moins lourde (du fait de cette lourdeur nous plaçons entre crochets les termes qui viendront expliciter qu'il s'agit alors d'une entrée dans la « phénoménalité ». Une exception figure p. 347 : *das Erscheinen und Verschwinden*, dans la mesure où le second verbe, lui, n'est pas un terme philosophique technique). – Enfin, pour *Körper*, voir ci-dessous la note 3.

² À titre introductif, le texte commence par exposer la nécessité dans laquelle se sent l'homme d'« expliquer » (*erklären, Erklärung*) les « rapports » qu'entretiennent le « plus intérieur » de son être et la « multiplicité de formes des phénomènes extérieurs » (p. 1-2) : sans quoi on ne pourra penser en lui ni « harmonie vraie », ni « véritable équilibre intérieur », et « la nature et le moi humain devront rester deux êtres (*Wesen*) éternellement séparés ». Cette motivation, analyse Carus, a été « depuis bien des siècles » le fondement des recherches menées pour « déterminer le rapport entre les phénomènes de la nature et les lois de la raison ». Explicitant ensuite le sens d'« expliquer » et « prouver », il résume ce faisant les principes gouvernant son propre positionnement : « il ne peut y avoir de geste démonstratif (*Beweisen*) et de science que pour ceux qui reconnaissent une [instance] positive et suprême (*ein Positives und Höchstes*) » ; « [...] la conscience immédiate d'une unité suprême et éternelle est [...] l'étalon originaire [permettant] en tout de distinguer le juste, le vrai et le beau, sans lequel nous nous verrions simplement incapables et d'une quelconque recherche, et d'un quelconque jugement ». La « fin visée par la recherche scientifique » (en tant que précisément elle doit « expli[quer] ») n'est alors pas de « déterminer et démontrer le suprême fondement », mais de « ramener à ce dernier », d'« exposer le rapport harmonieux entre nature et raison, ou d'atteindre la connaissance de l'unité qui, dans la multiplicité des phénomènes, se déploie selon des lois ».

comment le nombre de ses parties ne cesse de croître, comment l'organisation de ces parties [3] se raffine continûment, pour culminer dans la fleur, et comment c'est là, qu'enfin, la force formatrice se concentre à nouveau dans la graine : c'est dans la formation de cette graine que la plante elle-même avait eu son commencement, et elle y montre cette fois le cycle de son être se refermant sur lui-même. Dans toute cette chaîne de phénomènes nous trouvons distinctement un principe interne et englobant, un certain enchaînement déterminé, une forme de légalité qui nous contraint à poser que tous ces élans, modifications et développements sont des parties d'un tout, les effets de ce qui, intérieur et universel, contient le fondement de tout le particulier. Si nous demandons quelle est la nature de ce principe causal (*Ursachlichen*), de cet essentiel noyau intérieur, il est clair qu'il ne peut pas s'agir là de quelque chose qui soit lui-même quoi que ce soit de *singulier*. Ce ne peut pas être, par exemple, simplement la masse corporelle (*Körper*³) de la plante, ou simplement le métabolisme chimique, ni simplement la force motrice de ses fluides, encore moins simplement l'action des facteurs externes – mais *tout cela* à la fois, un quelque chose dans lequel tout cela est fondé comme en une cause commune, et que nous désignons comme formant une unité sous une dénomination commune, la *vie*. Par là on reconnaît combien il serait erroné de commencer par imaginer une masse corporelle, celle de la plante par exemple, et de vouloir ensuite, à cette masse corporelle, attacher la vie comme un attribut, et par conséquent, comme quelque chose d'extérieur à l'essence, par exemple comme une machine qui ne fonctionne pas par elle-même (car on l'assemble d'abord à partir de ses éléments) puis qu'on met en marche une fois achevée. Car bien au contraire, la vie est nécessairement l'élément originaire, mais la masse corporelle est seulement un certain phénomène de la vie, et c'est justement pourquoi ce corps n'a absolument rien de durable, au contraire il est engagé dans une constante modification que la langue désigne de très belle manière par le terme de *formation*, c'est-à-dire quelque chose qui est formé autant qu'il se forme lui-même. Nous savons, par exemple, qu'après un certain nombre

³ Selon les occurrences et leur contexte, nous traduisons *Körper* soit par « corps » dans un certain nombre de cas où c'est la traduction la plus logique (corps humain, corps naturel, corps organique, corps élémentaire, corps céleste...), soit par « masse corporelle » pour accentuer la propriété d'inertie qu'il véhicule. À noter que le terme allemand peut aussi recevoir un sens plus abstrait que ne le permet le terme de « corps » en français, pour ne garder que l'idée d'individuation dans l'espace : si bien que le « *geometrisches Körper* » ([5], p. 343) devra cette fois être rendu de façon plus neutre par « entité ». Au contraire, dans les cas où nous traduisons par « masse corporelle », cela vient souligner le fait que la dimension matérielle s'attache intrinsèquement à cette « manifestation » ou « phénomène de la vie » dont il est question ici.

d'années le corps humain est intégralement autre que celui qu'il était auparavant, au point que dans le corps de l'adulte, en aucun cas on ne retrouvera ne serait-ce qu'un seul atome présent dans le même individu en son état fœtal, et nonobstant le noyau intérieur, le moi, la vie, cela est identique⁴ – comme chacun en a le témoignage avec sa conscience propre – et seuls se sont transformés les phénomènes de la vie, auxquels le corps vivant (*Leib*) ressortit justement aussi (comme l'indique déjà le fait que ce mot dérive du mot *Leben*⁵).

Par conséquent, si de ce qui précède il s'ensuit que la vie n'a rien d'un singulier, d'un réel, rien de subsistant par soi, nous devons tout d'abord la définir, en général, comme la manifestation constante d'une unité idéale à travers une multiplicité [4] réelle, c'est-à-dire comme le phénomène d'un principe interne, d'une loi – à savoir, afin qu'un exemple vienne illustrer cette conception, exactement de la même façon que notre noyau intérieur (ce que nous nommons *âme*) n'est ni telle ou telle pensée singulière seule, ni non plus la simple suite des pensées ou suite de quelque chose⁶ mais justement la totalité de notre vie psychique en général, c'est-à-dire l'acte continu dans lequel s'exprime, se manifeste l'unité interne – celle de la conscience en sa plus grande profondeur, celle du moi – à travers l'infinie multiplicité des sentiments et représentations.

Si maintenant nous nous tournons vers l'ensemble de la nature qui nous environne, la diversité absolument infinie des phénomènes qu'elle comporte est indéniable, et de même qu'il y a, pour la raison, contradiction à penser un nombre quelconque tel qu'il n'y en ait pas de plus grand, auquel aucun nombre ne puisse encore être ajouté, de même nous n'avons nulle part de limites de la nature, ni vers un maximum ni vers un minimum, sinon le point

⁴ La traduction respecte la formulation allemande (« *dasselbe* ») avec son équivoque : c'est avant tout à *soi-même* que chacun des termes listés reste identique (cf. le sens général de l'argument de Carus), mais ici rien n'exclut non plus une identité des trois termes *entre eux*.

⁵ *Leben*, vie. Le dictionnaire Grimm atteste en effet d'une étymologie commune entre *Leib* et *Leben*, de même que les dictionnaires étymologiques actuels. *Leib*, que nous traduisons donc par corps vivant, vient sémantiquement (et traditionnellement) faire contraste avec *Körper*. Cependant nous trouverons aussi une expression composite : « *das lebendige Thierkörper* » (voir *infra*, [26]). Qu'elle soit possible est peut-être un corrélat de la position panvitaliste de Carus : la vie transit tout corps naturel, même un corps inorganique ; même si ce dernier n'est pas encore *Leib*, le principe vital universel introduit entre les termes une continuité possible. En toute rigueur, dans ce cadre, le *Leib* est non seulement corps vivant (*lebendiges Körper*)... comme tout corps, mais encore corps vivant *organique*.

⁶ « [...] *die bloße Folge der Gedanken oder des etwas* » : nous rendons l'expression mot à mot. L'absence de majuscule sur ce dernier terme rend la formule encore plus étrange et difficile à saisir. Plus haut ([3]), « *ein Etwas* » était employé pour désigner le terme dans lequel tous les phénomènes venaient se « fonde[r] comme en une cause commune », terme indéterminé immédiatement explicité comme : « la vie ».

auquel l'infinie divisibilité nous ramène derechef dans l'incommensurable. Nonobstant toutes ces infinités sont renfermées dans l'unique concept de l'Univers, il n'y a qu'un Univers [même la langue ne peut mettre au pluriel le mot « Univers⁷ »], et l'idée de cet Univers, nécessairement, *inclut en même temps en elle la multiplicité* (et même l'infinité) *interne*, car ce serait bel et bien une contradiction de ne penser l'Univers, *sur le plan réel*, qu'en tant qu'unité – dans la mesure où bien plutôt, c'est justement *sur le plan réel* qu'il englobe intégralement le concept de l'infinité d'individus. – Par conséquent nous trouvons qu'en vérité la nature entière exprime le sens de la vie, c'est-à-dire la révélation constante d'une unité par une multiplicité, et par là même nous nous voyons contraints à considérer la nature entière comme un grand vivant, et même un vivant incommensurable dans lequel, par suite, c'est aussi une mort véritable, une mort absolue qui devient impensable, mais où ce qui sera possible n'est que l'extinction d'une certaine *forme* de la vie de la nature, une disparition de la forme de vie singulière et extérieure au sein de la vie universelle de la nature.

Après cette vue d'ensemble, continuons pour considérer maintenant les êtres naturels singuliers. Tout d'abord, il est clair que tous ces individus, en tant qu'ils sont parties *intégrantes* de la nature entière, participent aussi à un degré plus ou moins grand de ce qui fait son essence et doivent pour partie répéter en eux ce que l'ensemble de la nature entière était essentiellement⁸. De là vient que tout être naturel se montre, comme la nature en général, d'une part comme unité (ce par quoi il devient justement un individu), d'autre part comme pluralité, en tant qu'il est divisible à l'infini et que ses interactions avec les différents autres individus peuvent être pareillement infinies. [5] – Toutefois, il s'ensuit en outre qu'un tel individu se rapproche d'autant plus du concept de la nature en général que la multiplicité qui s'expose dans son unité est plus différenciée, plus remarquable. Ainsi, par exemple, il est patent que ceci vaut beaucoup moins d'une substance qui n'est infiniment divisible et n'adopte une diversité de formes que dans l'espace, tout en étant invariable dans le temps [pensons ainsi à une entité géométrique⁹], que d'un corps qui dans le temps également se transforme constamment, croît, se sépare des autres, comme le font la plante ou l'animal. Si par suite, comme on le montre dans ce qui précède, le concept de vie doit

⁷ Il s'agit ici bien sûr de la langue allemande, avec le terme ici utilisé : *das All*.

⁸ « [...] *das, was der gesamten Natur wesentlich war* » : la présence du prétérit ici peut évoquer une sorte de décalque de la formule grecque du *τὸ τί ἦν εἶναι*.

⁹ Le texte original compte quelques occurrences de passages entre crochets. Nous les restituons, et pensons qu'il s'agit vraisemblablement de notes de l'éditeur – par opposition aux notes de l'auteur qui répondent à des appels de note. Dans les extraits ici traduits, la seule se trouve dans l'avant-dernier paragraphe ([40], p. 353).

être attribué à la nature en son ensemble, si bien qu'à cet égard on ne peut penser absolument aucun corps naturel sinon comme membre vivant du tout, il y a pourtant une formidable différence entre les individus selon que dans les uns l'idée de la vie se répète en son intégralité – et apparaît comme une vie *qui leur appartient en propre* – tandis que d'autres ont une moins grande autonomie, et au contraire ne sont appréhendés que comme parties nécessaires à d'autres individus.

Il est maintenant clair que le concept de vie et le concept de l'organisme sont identiques quant à l'essence : nous nommons justement *organisme*, corps *organisé*, une unité qui se développe perpétuellement, *en* et *à partir* d'elle-même, en une multiplicité réelle, dans la mesure où elle produit des moyens pour se révéler elle-même, soit, en d'autres termes, où elle se crée ses propres instruments, des *organes* ; et nous nommons *organique* ce qui appartient à ce corps. On appelle *vie organique* en revanche l'activité que l'organisme exerce *en tant que tel*, et *corps vivant organique* le produit spatial de cette activité vitale. Par conséquent nous sommes contraints de reconnaître la nature elle-même comme l'organisme suprême, le plus achevé, l'organisme originaire – *mais de ne désigner comme organismes*, dans¹⁰ *la nature*, *que ces individus qui, en tant qu'unités, se développent continûment en une multiplicité réelle*, en et à partir de soi¹¹, *à la faveur de conditions extérieures données, c'est-à-dire dans leur rapport à d'autres unités naturelles*.

Cela concerne alors en tout premier lieu les systèmes que forment les corps célestes eux-mêmes – dont notre planète – qui sont, tels qu'ils se présentent, impliqués dans une formation et un mouvement constants ; mais *sur cette planète*, ce sont les plantes et les animaux. Or de même que dans un animal un fragment d'os, de muscle ou de peau, ou bien dans la plante un fragment de bois, de feuille ou de fruit peuvent bien être considérés comme organiques (*i.e.* appartenant à l'organisme), mais pas comme organismes, [6] c'est-à-dire comme capables d'un développement qui s'accomplit *en* et *à partir de soi*, de même nous devons aussi qualifier d'*organiques*, de parties d'*un vivant*, mais pas de vivants pour soi – *pas d'organismes* – les substances dont on constate la présence sur et à l'intérieur du globe terrestre, en plus des animaux et des plantes¹², et ce dans la mesure où elles sont des parties de l'organisme terrestre. – D'après notre perception sensorielle, nous devons

¹⁰ Dans le texte original, ce terme est pour ainsi dire en « double italique » : le terme lui-même est en italique, dans une fin de phrase également surlignée par un écartement plus grand des caractères que nous rendons par l'italique moderne.

¹¹ Même remarque ici pour l'expression « *in und aus sich* », où les deux prépositions sont doublement mises en avant.

¹² *Erdkörper*. Le terme répond à *Welkörper*, corps céleste.

toutefois compter au nombre de ces êtres qui, en tant qu'unités, ne se développent pas en multiplicité – soit au nombre des non-organismes : 1) toutes les substances qui appréhendées de façon purement mécanique sont divisibles à l'infini, mais qui ne sont aucunement capables de se développer en parties hétérogènes en affirmant par-là leur être individuel ; par conséquent tous les corps élémentaires, tels que l'oxygène, l'hydrogène, le carbone, le métal, le soufre etc. 2) toutes les substances dans lesquelles une dissociation ou un développement en parties constitutives dissimilaires abolit l'existence individuelle, par exemple, l'eau, qui cesse d'être eau dès qu'elle est dissociée en gaz oxygène et gaz hydrogène (au contraire de la plante qui, lorsqu'elle se développe en feuillage, branchages, fruits, reste toujours la plante même – voire ne le devient véritablement qu'avec tout cela). Ajoutons la plupart des acides, des sels etc., et bien sûr les parties constitutives des corps organiques eux-mêmes, qui une fois décomposés dans leurs substances élémentaires, sont en même temps totalement abolis en tant que corps organiques. 3) Tous les corps qui n'ont pas eu de genèse et ne se sont pas multipliés par un développement propre, mais – par la nature ou artificiellement – se sont vus *composer* à partir de parties distinctes déjà achevées : par exemple les couches géologiques alluviales, les édifices confectionnés par les animaux, tous les automates, les machines...

Or, nous voyons aussi que dans les organismes véritables se rencontrent à nouveau des sphères subordonnées et distinctes – ou organes –, qui répètent jusqu'à un certain degré l'idée du tout ; et même on voit que dans les organismes inférieurs l'unité, le lien qui maintient ensemble les parties une fois développées, est encore si faible que, séparée du tout, dans le phénomène la partie apparaît véritablement comme un tout (comme, par exemple, les pousses qu'on a séparés du pied-mère, un polype sectionné deviennent souvent de nouvelles plantes, de nouveaux polypes) : et comme nous le voyons assez souvent parmi les corps naturels qui n'apparaissent pas phénoménalement comme organismes dans la mesure où ils sont cette fois des parties d'organismes plus grands, c'est alors de la même façon que se répète, jusqu'à un certain degré, l'idée du vivant auquel ils appartiennent. On y place par exemple la formation des gouttelettes, qui en tant que phénomène d'une certaine force de gravité (c'est-à-dire d'une relation à l'unité interne), partage ce qui constitue son fondement essentiel avec le processus par lequel les corps célestes se configurent en sphères ; [7] et encore la cristallisation, comme répétition du processus de formation géologique à partir des liquides ; la germination métallique etc. Mais par cette attention portée à de telles ébauches de vie individuelle jusque dans les non-organismes, nous rencontrons à nouveau l'idée de la vie universelle répandue

à travers toute la nature, et cette fois de façon plus déterminée ; nous nous voyons contraints à reconnaître le rôle des relations que les non-organismes entretiennent aux vivants en soi – lesquels, hors de cette liaison et sans tous les autres rapports entretenus avec la nature toute entière, n'existeraient tout simplement pas ; pour finir tout ceci nous amène alors à penser la liaison – disons même : l'interdépendance (*Verflechtung*) – universelle, nécessaire, l'indispensable interpénétration de toutes les forces naturelles, qu'elles se prêtent un concours amical ou bien se fassent ennemies les unes des autres, pour former un tout d'une grandeur et d'une splendeur incommensurables – interpénétration qui par ailleurs ne serait pas même possible si justement *tout* n'était originellement pénétré d'une seule vie, si tout n'était, à cet égard, apparenté et homologue.

[...] ¹³

¹³ Avant le début de la première section, se trouve encore un paragraphe soulignant que l'on passe alors de l'introduction proprement dite (dédiée à des « déclarations générales ») à l'objet propre de la recherche : l'examen de la distinction des règnes naturels, des « spécificités » qu'y manifeste dans chaque cas la vie, ou plutôt, comme Carus le formule, « leur » vie ; mais tout aussi bien il s'agit de faire émerger ce qui rendra en même temps manifeste leur « parenté ». Pour cela toutefois il faudra partir méthodologiquement de leur claire délimitation préalable : Carus synthétise alors le tableau général de la nature en succession de dichotomies délimitant, de façon emboîtée, les ensembles et sous-ensembles suivants :

1) corps astraux / corps terrestres

2) corps organisés / corps inorganisés

3) concrétions (*Fossilien*) et condensats (*tropfbar Flüssiges*) / gaz et vapeurs

4) corps végétaux (*vegetabilisch*) et corps animaux

déterminant alors la subdivision parallèle de l'« étude de la nature » (*Naturforschung*) en : géologie (« règne terrestre »), atmosphérologie (« règne aérien »), phytologie / botanique (« règne végétal »), zoologie (« règne animal »).

[8] *Des règnes de l'inorganisé*[...]¹⁴

[15] [...] Et ainsi donc nous ne nous croyons pas dans l'erreur si, ayant considéré ces curieuses transformations, comme auparavant dans un examen plus général du non-organisé, nous nous voyons à nouveau reconduits à la proposition déjà fondée antérieurement, à savoir : toute la multiplicité de la nature repose dans *une* unité ; par conséquent, dans la nature ne peut nulle part se trouver une différence *absolue* (car celle-ci rendrait justement inexplicable de telles transitions), mais nulle part non plus une homologie *absolue* ; et si l'on accepte de nommer *substance* le réel, ou ce qui conditionne les phénomènes naturels, on dira que cette substance éternelle en soi fonde *par ses seules transformations* le mouvement d'apparaître et disparaître (car apparaître et disparaître véritablement, pour sûr cela est tout aussi impossible à penser que ne le serait une limite de la totalité), la mutation (*Wechsel*) perpétuelle de toutes choses naturelles.

Des règnes de l'organisé

On retrouve au sein des corps organisés, entre le règne animal et le règne végétal, le même rapport qu'en tant qu'unités qui se développent en multi-

¹⁴ Notre traduction ne reprend qu'au paragraphe final de cette première section du texte. Dans celle-ci Carus rapporte les « masses élémentaires » du globe terrestre à des « forces », dont l'origine est double, d'une part elle-même terrestre (gravité), mais aussi « céleste » : la « lumière » (qui dans sa nature se voit donc traitée dynamiquement). L'interaction de ces deux forces, leur combinaison selon une « prépondérance » différente engendre les phénomènes caloriques, électriques, magnétiques et galvaniques. Carus souligne le rôle de l'élément liquide comme élément d'« indifférence » entre atmosphérique et terrestre, également apte à opérer la « liaison de l'inorganisé et de l'organisé », et comme tel milieu central pour le vivant, à la fois dans son émergence et son fonctionnement. Comme c'était déjà le cas chez Schelling (voir *infra*, note 17), le phénomène de cristallisation est également souligné comme « s'approchant de la forme de l'être organique ». Dans ces pages Carus se réfère à Heinrich Steffens (pour la géologie), à Gottfried Reinhold Treviranus pour ce qui prend, avec lui justement, le nom de « biologie ». La « liaison de l'inorganisé et de l'organisé » donne lieu à une longue présentation d'observations de la « matière verte » (ainsi baptisée à la fin du XVIII^e par Joseph Priestley) témoignant de l'apparition dans un milieu aqueux de formes de vie organiques qui pour Carus semblent « hésiter entre plante et animal » (alors que Priestley lui-même a fini par reconnaître dans le dépôt organique de ses expériences une forme végétale). Dans l'ensemble de la section, Carus s'est donc bien effectivement efforcé de souligner de multiples manières les « phénomènes de transition » sur lesquels il revient dans le paragraphe conclusif.

plicité les corps organisés en général entretiennent aux corps naturels inorganisés : car exactement comme on remarquera, dans l'activité des organismes terrestres individuels, non seulement une force qui leur serait propre comme *organismes* (vie organique), mais en même temps cette activité qui leur revient comme parties de la nature tout entière (vie physique, où entrent force de gravité, forces chimiques etc.) – on trouvera aussi dans le règne animal, outre la vie spécifique à l'animal, et concomitamment, les forces vitales, répétées à partir de la plante. De plus, nos recherches précédentes montrent combien peu l'organisé et l'inorganisé se laissent distinguer l'un de l'autre, tant essentiellement que dans toutes leurs relations, et qu'au lieu de cela l'organisé ne fait qu'exposer l'inorganisé à une puissance supérieure, dans une unité et une autonomie plus rigoureuses : semblablement, il y aura tout aussi peu de différence entre l'animal et la plante dans leur essence fondamentale (*Grundwesen*), et bien plutôt il ne faut considérer l'animal que comme la plante parvenue à une unité interne, une autonomie et une liberté plus rigoureuses – le considérer, pour ainsi dire, comme la plante à une puissance supérieure. Les preuves plus exactes de ces affirmations [16] se présenteront lorsque nous soumettrons, dans ce qui suit, la vie végétale aussi bien qu'animale à un examen plus détaillé.

Règne végétal

Nous disions du cristal qu'il se forme, certes, par une vie intérieure, qu'à peine formé, toutefois, il apparaît en tant qu'individu comme un phénomène inerte, tandis que les organismes ne révèlent au contraire leur vie véritable qu'une fois parfaitement développés (quand bien même ils ne sont pas moins impliqués dans une constante métamorphose, une formation en continu (*Um- und Fortbildung*)). Voici alors ce qu'on est par ailleurs en droit de dire de la plante, en comparaison avec l'animal : certes, alors qu'elle est pour partie formée en vue de vivre, précisément même la plante développée ne tend elle aussi qu'à une formation organique continuée, un développement réel, comme à sa fin vitale suprême ; dans l'animal cette fois ce n'est plus la simple *formation organique*, mais la *libre détermination* de la formation et le développement *idéal* qui dans le phénomène apparaît comme le but posé à l'activité vitale tout entière. Proposition qui peut donc aussi s'exprimer brièvement par ce qui suit : de même que nous devons distinguer, dans l'Univers et dans chaque être singulier membre de la totalité, entre unité interne (loi) et multiplicité externe (c'est-à-dire celle du phénomène sensible) – dans la plante c'est encore la multiplicité qui l'emporte sur l'unité, mais dans l'animal en revanche, l'unité sur la multiplicité. Dès lors, dans la mesure

où un corps (qui possède en lui-même une moindre unité) devient par là-même *partie intégrante* d'un tout supérieur avec une détermination plus grande, tandis qu'une plus grande unité interne le fait phénoménalement apparaître, pour soi, davantage comme un tout – dans ce qui précède nous identifions en même temps la raison pour laquelle la plante doit nécessairement être plus étroitement liée à l'organisme terrestre que ne l'est l'animal, et c'est en se plaçant du point de vue de ce dernier¹⁵ que l'intégralité des caractéristiques les plus éminentes des organismes végétatifs pourront être expliquées.

[...] ¹⁶

¹⁵ Dans l'original allemand comme ici dans la traduction, la syntaxe fait que « ce dernier » semble désigner le dernier masculin nommé, soit « l'animal ». Toutefois le sens plaide pour voir ici plutôt une construction un peu approximative de la part de Carus, « ce dernier » désignant alors l'« organisme terrestre » : c'est le « point de vue du tout » qui est l'*explanans* des caractéristiques des genres subordonnés. La première phrase du paragraphe suivant, non traduit, renvoie par exemple la constitution de la plante à la double « direction » des « forces fondamentales de l'organisme terrestre », à savoir : lumière et force de gravité. Une autre possibilité serait de rattacher le relatif au substantif principal du groupe nominal, « ce dernier » pouvant alors désigner le « fondement » mis en avant pour la déduction.

¹⁶ Cette section et la suivante seront identiquement structurées : Carus y présente d'abord une liste des caractéristiques de l'être organique végétal (ou animal, pour la section correspondante : respectivement p. 16-18, p. 26-30), présentées comme « conséquences » de la « caractéristique fondamentale » déterminant la distinction des deux règnes, à savoir ce qui vient d'être énoncé : dans la plante « la multiplicité [...] l'emporte sur l'unité, mais dans l'animal en revanche, l'unité sur la multiplicité » (le trait est donc très différent de l'approche de Schelling pour qui c'était le rapport chimique d'oxydation/désoxydation qui à maints égards occupe ce rôle de propriété fondamentale dont pourront être déduites les autres trait distinctifs du végétal et de l'animal – voir par ex. l'*Âme du mode*, 2^e partie, I., Addition, HKA I/6, p. 185, trad. p. 121 ; III, 1., HKA I/6, p. 196-197, trad. p. 132 ; 4., fin de la *Remarque*, HKA I/6, p. 202-203, trad. p. 137). Puis Carus se tourne vers la « structure et la composition » de l'être organique dans chaque règne (pour la 1^{re} section : p. 18-22 ; pour la seconde : p. 30-35), et enfin vers les formes de son « activité » (p. 22-25 ; p. 36-39). – Dans la liste des « spécificités originaires » du végétal (p. 16-18), Carus évoque successivement : l'organisation globale de la plante selon la polarisation générale des « forces fondamentales de l'organisme terrestre » (gravité et lumière) ; son manque d'une « unité » vraiment « close » dans sa conformation spatiale – dont le « type originaire » est la « ligne » ; sa dépendance accusée à la « vie de la terre » du fait de son ancrage en un lieu déterminé de celle-ci ; le caractère de « *pars totalis* » du bourgeon : étant lui-même en quelque sorte une plante dans la plante, il manifeste qu'en cette dernière l'« unité » est encore « imparfaitement atteinte ». Toutes ces caractéristiques renvoient donc effectivement à ce qui était mis en avant comme « caractéristique fondamentale » du végétal : la polarité organique s'y structure en « dualisme ». – S'agissant de la composition des végétaux Carus mobilise les éléments et principes déjà mis en exergue dans la section sur les êtres inorganisés : terre, air, lumière, gravité, liquides ; pour leur structure il met en évidence, pour le niveau microscopique, le « tissu cellulaire » (*Zellgewebe*) et les « conduits spiralés » (éléments de la fonction circulatoire dans le végétal). Au niveau macroscopique il commente l'évolution des organes du végétal lors de son développement comme un « raffinement » (*Verfeinerung*) progressif de la forme

[...] Ainsi il nous faut encore, pour finir, méditer l'impact que le règne végétal exerce sur la vie de la terre. Car même si l'on ne voulait pas considérer que la naissance du règne végétal en lui-même indique nécessairement une époque importante dans la formation de la terre, de même que la génération d'un organe singulier – par exemple, dans le développement de la plante, celui de la fleur – a un impact décisif sur la plante en son ensemble : on ne pourra d'aucune façon ignorer, néanmoins, la façon dont d'énormes masses de substances végétales s'incorporent au globe terrestre sous forme de dépôts rocheux ou ligniteux ; la formation en continu de couches géologiques à partir de dépôts de tourbe, ainsi que d'humus ; et pour finir l'impact décisif de la végétation vivante sur la constitution de la surface et de l'atmosphère terrestres. – Sur ce dernier plan, on considérera notamment avec intérêt la façon dont ruisseaux et torrents naissent grâce à l'attraction accrue de l'humidité atmosphérique dans les régions montagneuses et boisées : raison pour laquelle il n'est pas rare de voir ces torrents s'assécher lorsqu'on a dépouillé le lieu où jaillissait leur source de sa couverture forestière. C'est d'une telle situation que les voyageurs de notre temps font découler la constitution désertique de la Grèce actuelle, où bien des fleuves d'importance mentionnés par les Anciens ont disparu pour laisser derrière eux sécheresse et stérilité, après que les boisements couvrant les montagnes dans lesquelles s'originent leurs sources eurent été dévastés et anéantis par l'incurie qui les a fait retourner à l'état inculte (*Rohheit*). Mais si on cherche encore à mesurer à quel point la présence des cours d'eau ou leur interruption a un impact essentiel sur la conformation de la surface terrestre, comment des contrées entières sont le produit de leurs fleuves, comme par exemple la Basse-Égypte est le produit du Nil, les régions de l'Amérique situées dans la partie inférieure du Mississipi sont le produit des crues de ce dernier – ici encore on trouvera indiqué avec suffisamment de clarté le lien établissant une relation de réciprocité, une parenté qui vient nouer ensemble les corps terrestres organisés et inorganisés.

lue selon la polarisation générale – qui toujours fait se répondre gravité et lumière, terre et atmosphère : la polarisation orientée de la plante, de la racine à la fleur, exprime ici la tendance de tout être organique à « s'élever », à même le jeu de l'interaction dialectique des pôles, de celui qui se détermine comme inférieur à celui qui se détermine comme supérieur. – S'agissant de l'« activité », le végétal connaît l'activité physiologique, qui suppose l'« unité réelle » des organes par rapport à un « centre organique », mais pas l'« unité idéale » manifestée dans la capacité à « se reconnaître soi-même comme unité ». Carus lui dénie alors la véritable sensibilité (*Empfindung*), distinguée à cet égard de l'« irritabilité » (*Reizbarkeit*) qui lui revient en revanche en propre comme « faculté d'être affecté par les déterminations externes », en tant qu'elle « excite une activité organique ».

[26]

Règne animal

On pouvait considérer la plante comme un cristal se développant continûment¹⁷, impliqué dans un métabolisme continu ; dans le corps animal vivant s'expose pareillement une plante dont la pleine maturation a atteint une unité supérieure et une auto-détermination, de sorte que l'on obtient ceci : bien que l'animal reste membre, lui aussi, d'une unité supérieure et que les besoins vitaux le lient étroitement au globe terrestre, pourtant cela, en tant qu'il est affirmé de l'animal par contraste avec la plante, ne reste exact que *relativement* (*weniger*), avec le même écart que lorsqu'il s'agit de la plante en comparaison du corps inorganisé. Or c'est précisément ce qui fait que, parmi tous les corps naturels intégralement offerts à notre perception sensorielle, c'est dans l'animal que le concept de l'organisme (comparer ici à la p. [5]¹⁸) se voit pour la première fois rempli dans toute l'étendue possible de sa compréhension¹⁹. Et exactement comme il est possible de faire mathématiquement la démonstration de ce qu'il n'existe que trois nombres cardinaux, à savoir l'unité, sa division dans la dyade et la réunification de la dyade et de l'unité dans la triade (nombre cardinal qui, dans l'intuition de l'espace, se voit exprimé par les trois dimensions que sont longueur, largeur et profondeur) – de la même façon se répète aussi, dans la gradation triple de l'inorganisé, du végétatif et de l'animal²⁰, la série des membres dont la réunion donne le concept de l'organisme, à savoir la *multiplicité*, le *développement* et l'*unité*. Or, comme ce n'est que lorsque l'idée de l'unité vient s'y adjoindre que le concept de l'organisme est complet, de même qu'il n'y a pas de corps tant que la profondeur n'est pas venue s'ajouter à la longueur et à la largeur, c'est aussi seulement dans l'unité du corps animal que l'idée d'un

¹⁷ L'analogie entre cristal et phénomènes organiques est très fréquente dans la science romantique. Cf. par exemple dans *l'Âme du monde*, HKA I/6, p. 189, trad. mod. p. 125 : « [...] le penchant mécanique de la nature à la cristallisation *s'épure* jusqu'à des formations végétatives et vivantes » – même si Schelling déclare alors que l'on comprend moins bien ce mouvement « ascendant » que le mouvement inverse, soit : « la manière dont la tendance formative (*Bildungstrieb*) universelle de la nature finit par *mourir progressivement* dans les productions inanimées ».

¹⁸ Voir le début de cette page [5], p. 343.

¹⁹ Le terme d'*Umfang* appliqué logiquement à un concept a changé de signification depuis l'époque où Carus l'emploie ici : ici, ce dernier désigne non pas l'extension, mais bien l'intension ou compréhension du concept.

²⁰ Seul emploi du terme d'origine latine dans ce texte : toutes les autres mentions de l'animal ou de l'animalité utilisent la racine allemande *Thier* (*Thier, thierisch, Thierheit*).

organisme individuel est parfaitement atteinte, qu'elle est devenue effective. – Mais antérieurement nous avons trouvé que les caractéristiques de la plante se laissent toutes très bien dériver du défaut d'autonomie interne qui est le sien, et c'est désormais de façon toute semblable, à savoir à partir de l'idée de l'unité plus parfaite exprimée dans l'animal, que peuvent aussi se déduire les caractéristiques de *cet* organisme – pour partie déjà évoquées rapidement dans ce qui précède.

[...] ²¹

Enfin, pour clore ces recherches qui visent à montrer l'émergence progressive de l'animalité à partir des règnes inférieurs de la nature, tournons à nouveau notre regard sur les modifications que ces règnes naturels subissent en retour du fait du règne animal : ici aussi, nous trouverons matière aux considérations les plus variées ; et comme nous nous avisons que le règne végétal est alimenté par la sphère de l'inorganisé, tout en modifiant lui-même à nouveau, à maints égards, la vie de la surface terrestre et de l'atmosphère, nous trouvons le règne animal, à son tour, dans l'interaction (*Wechselwirkung*) la

²¹ En strict parallèle avec les caractéristiques du végétal présentées dans la section précédente (p. [16-18]), celles de l'animal sont : l'absence d'ancrage terrestre (à la prévalence du terrestre pour le végétal répond celle de la lumière pour l'animal) ; au niveau de la structure organique, la conception de l'animal comme « plante involuée », qu'on pouvait déjà trouver chez Boerhaave (voir une remarque de Schelling : *L'âme du monde*, 2^e partie, I., Addition, HKA I/6, p. 185, trad. p. 121) : les organes digestifs assurant le métabolisme général de l'animal sont présentés (schéma à l'appui) comme le « retournement vers l'intérieur » du système racinaire de la plante (le « type originaire » de la conformation organique de l'animal sera donc cette fois la sphère) ; l'intégration de la dualité dans une « unité » plus achevée que celle du végétal appelle la présence d'un « centre organique » (la dualité n'est alors pas abolie mais elle-même ordonnée par ce centre) ; eu égard au système reproductif, l'animal apparaît comme « une nature végétale sublimée » qui présente lui aussi la polarité de la sexuation (mais l'activité de ce système est aussi présentée comme ce qui, au sein de l'animal, ressortit lui-même à la « sphère végétative ». – S'agissant de la structure de l'organisme animal, Carus revient de façon détaillée sur ce qui correspondra concrètement au « type originaire » de la « sphère » : c'est la cellule qui est la réalisation du type, et l'animal entier est présenté comme un « agrégat » de ces « micro-sphères vivantes », « infusoires innombrables mais toutefois unis en une vie commune ». Dans l'évolution de cette structure, abordée dans des considérations relatives à l'embryon, Carus voit encore la marque d'une continuité entre végétal et animal : le développement embryonnaire tel qu'il l'évoque manifeste comment « l'animal ne devient animal, pour ainsi dire, qu'en sortant de la plante ». – Quant à l'« activité » organique de l'animal, il souligne toujours doublement sa spécificité (se marquant dans de nouvelles fonctions que ne possède pas le végétal), et ce qui tient à la continuité des règnes par la « reprise » concomitante des fonctions végétatives. Ainsi notamment, dans la sensibilité qui lui appartient en propre, l'animal reprend l'irritabilité végétative, mais il y introduit en même temps un élément central intermédiaire entre action et réaction (système nerveux), et en cela l'élève à une puissance supérieure : ou plus précisément, c'est « l'expression de l'unité » qui, par là, s'est intensifiée.

plus vivante avec le monde végétal, les substances terrestres et atmosphériques. Nous voyons le fond de l'océan surélevé du fait de créatures animales apparemment insignifiantes, jusqu'à former des barrières de corail et des îles, dont certaines, datant de l'époque préadamique, présentent aujourd'hui l'apparence de massifs continentaux. Nous voyons le règne végétal s'immiscer jusqu'à des endroits qui sur terre paraissent inaccessibles à toute créature vivante (voir sur ce point les observations que Treviranus a su tirer de façon si instructive des relations d'autres naturalistes [*Biologie* t. 2 p. 7 sq.]). Et enfin, de même que, suivant le cycle de la nature, le point le plus haut confine toujours au plus bas et que le corps humain lui-même finit par tomber en poussière, nous trouvons l'aspect et la culture du sol, le cours des fleuves, la couverture végétale, et même la façon dont ils sont peuplés de différentes espèces animales transfigurés, en bien des manières, par l'activité humaine. Comparons donc [40] avec leur actuelle désolation l'état des contrées qui à l'époque où florissaient leurs peuples présentaient une vie intense, alors qu'à présent, suite au déclin de ces nations, elles sont au moins en partie soustraites à la diligence des hommes – et l'on se convaincra (comme un auteur d'aujourd'hui²² le déclare en traitant de ce sujet) que ce n'est pas seulement l'homme qui a besoin de la terre pour vivre et déployer son activité, mais que la terre, elle aussi, a besoin de l'homme.

Pour notre part nous croyons avoir atteint la fin poursuivie par le présent travail, s'il a montré à nouveaux frais – bien qu'à petite échelle et seulement pour certains aspects de la nature incommensurable jusqu'ici moins étudiés – comment la liaison constante ainsi que l'éminente beauté et légalité que présentent les phénomènes en l'homme et autour de lui sont ce dont la contemplation doit surtout justement nous stimuler, d'un côté, à pénétrer toujours plus profondément dans les mystères de la science, mais aussi, de l'autre, à développer la formation (*ausbilden*) de notre propre vie intime en une harmonie, une clarté semblables à celle que nous reconnaissons dans la nature en son ensemble. Car quoi ! Quelle serait donc la valeur de toute science, si l'ennoblissement et l'élévation de l'esprit humain n'en était pas le signe ?

²² [Note de Carus] : J.F. Koreff, *De regionibus Italiae aere pernicioso contaminatis observationes*, Berlin, 1817, 4.